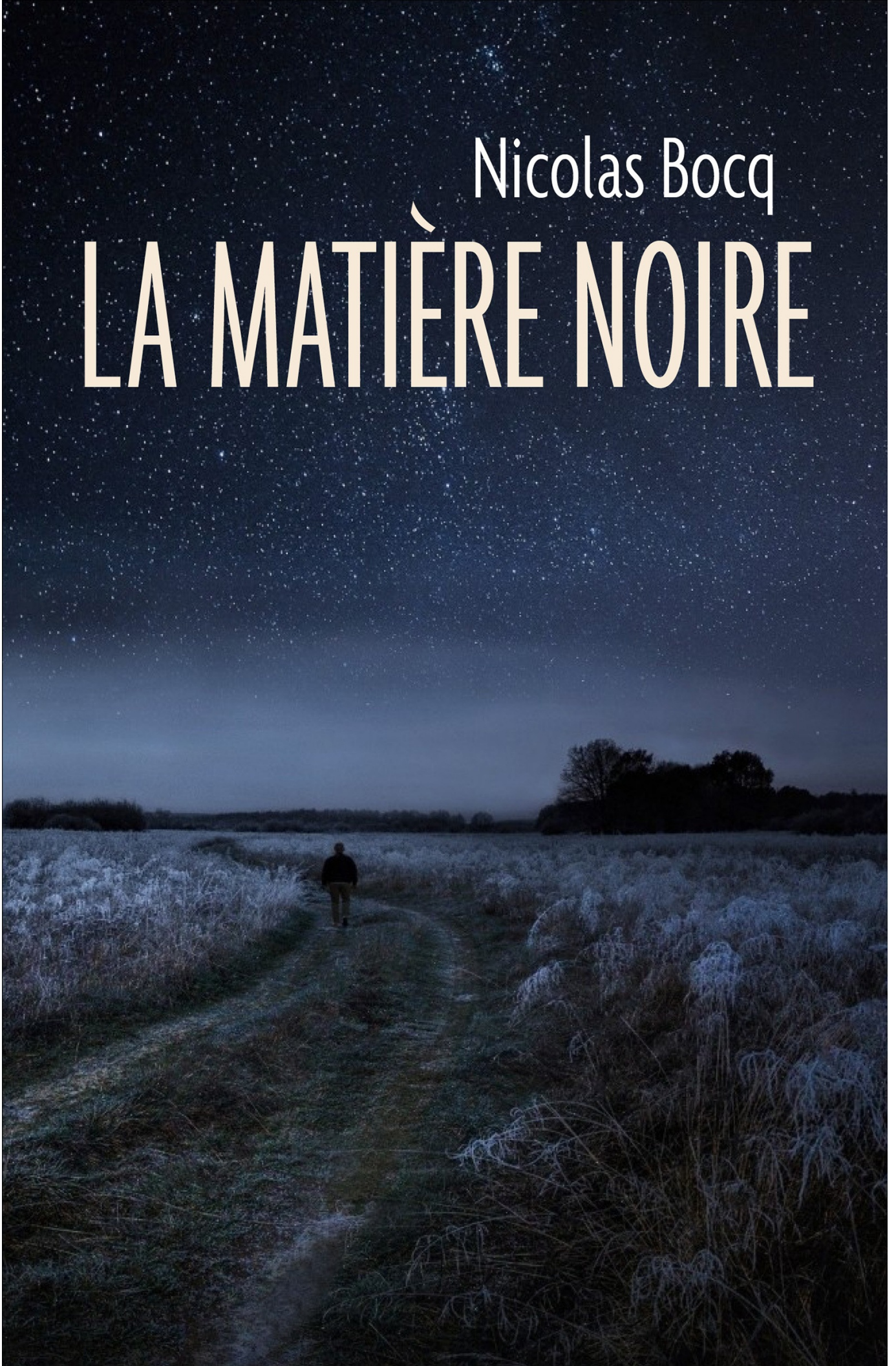


Nicolas Bocq

# LA MATIÈRE NOIRE



Nicolas BOCQ

La Matière noire

© Nicolas BOCQ, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4408-0

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« J'aimerais que le passé soit une maison de campagne où s'enfuir pour quelques jours. J'aimerais que le passé soit une villégiature où faire les cent coups sans mettre en péril le bel aujourd'hui. Mais ce n'est qu'un pays pas même étranger, un pays rasé où l'on ne peut qu'errer au milieu des décombres. Le passé est une terre dont on a été expulsé sans pouvoir emmener les siens. »

Sophie Pujas, *Maraudes*.

*À Mélinda, Lucas et Victor, mes particules élémentaires.  
À ma mère, pour tout ce temps passé.*

## L'étincelle

Raphaël est mort.

« Raphaël... est... mort » a-t-il lancé d'un ton monocorde, très lent.

J'étais attablé à une terrasse bondée du port de La Rochelle. J'avais décidé de faire de bonnes pauses le midi après un hiver harassant, des journées interminables. Trois cafés pas plus, une tarte aux épinards le midi, tous les midis. Un repas rapide, facilement digéré et au boulot.

« Ça nous a fait un gros choc... à tous » a-t-il repris le timbre vibrant.

J'avais débuté mon repas d'abord en silence mon smartphone à la main, quand deux couples, l'un la vingtaine et l'autre trentenaire, ont pris place jusqu'à côté de moi. Une cinquième personne, dégarnie, barbe fournie, est arrivée en trottinette électrique qu'il a garée juste devant ma table. Ces camarades l'ont accueilli en applaudissant, il portait un gilet jaune. Le serveur qui semblait le connaître lui bondit dessus : « Dis-moi samedi vous nous foutez pas le bordel sur le port... ça commence à faire chier ! » dit-il sur le ton de la plaisanterie, un rictus en coin. Et le type barbu de lui répondre d'un sourire complice « ne t'inquiète pas, on devrait rester du côté de la préfecture... » Ce qui sembla apaiser le serveur qui fila le torchon jeté sur l'épaule vers une autre table.

Les gilets jaunes. La semaine dernière, ils avaient brûlé *le Fouquet's*. Sans blague, *le Fouquet's*. Je me demandai ce qu'en aurait pensé Robert.

Puis je ressaisis mon téléphone. Je me faisais un plaisir, en cette belle journée ensoleillée, de recontacter Raphaël. J'avais pu me rendre compte en tapant son nom sur internet qu'il avait quitté les hôpitaux parisiens, sa belle carrière de pneumologue, pour rejoindre une « équipe mobile de soins palliatifs », en Charente. Il avait une petite notoriété et avait fait les gros titres de la rubrique santé dans la presse locale. En cliquant sur « image », j'étais heureux de le voir sourire avec son équipe. Je retrouvais sa mine réjouie, si rare, ses cheveux roux désormais dégarnis sur les golfes, coupés très courts et sa blouse, sa blouse, le col éternellement relevé comme il le portait à l'hôpital Ambroise Paré, à Boulogne.

Ce détail fut le premier que je relevai au premier jour de mon internat. L'interne en médecine générale porte le col de blouse plat et le spécialiste relevé : il fallait qu'il y ait une différence, tout de même.

Je voulais l'inviter chez moi pour déjeuner et reparler de tout ça, de Paris, de l'internat, des gardes, de nos parcours, de nos problèmes. Nous nous étions



beaucoup parlé, beaucoup engueulés. On s'était beaucoup respectés. Il était brillant, lunatique, versatile, attachant. Il m'avait quand même balancé : « la médecine générale, c'est mort... Un métier de loser... voué à disparaître ». Il était insolent, imprévisible : « Non, je n'irai pas négocier ce putain de Doppler ! Elle n'a pas de phlébite cette patiente ! » Il avait souvent raison.

Je voulais sonder sa pensée, voir comment elle s'était adaptée depuis quinze ans, est-ce qu'il s'était assimilé, intégré à une vie de groupe, à une vie de couple ; et que pensait-il de la médecine d'aujourd'hui ?

« Ça n'allait pas bien depuis plusieurs mois... Il était en arrêt... en divorce... Il avait quatre gosses... Il a déposé sa petite dernière à l'école maternelle... puis il est rentré chez lui... Il ne s'est pas raté... y'avait rien à faire... ça me fait beaucoup de peine... » a-t-il fini sans me laisser parler, ce confrère qui avait répondu au téléphone lorsque j'avais composé le numéro noté sur sa fiche de poste de « l'équipe mobile de soins palliatifs ». Tout juste a-t-il ajouté : « on est bouleversé ici... il a laissé un grand vide... je suis désolé de vous l'apprendre ainsi... »

Je crois n'avoir rien dit d'autre que « Bonjour... au revoir et merci », pour ne pas qu'il rentre dans le détail de ce scénario qui déjà m'avait brûlé le plexus.

Avec le temps, j'avais appris à apprivoiser cette brûlure, celle de La mauvaise nouvelle, celle du néant.

Quelques instants à revoir son visage et me demander ce qu'il aurait ressenti en apprenant ma disparition dans telles circonstances. Pour toujours. Et le regret de ne pas avoir pu l'aider.

Le temps pour le serveur de remettre le couvert avec le barbu qui venait de commander entrée – plat – dessert.

« Mais vous attendez quoi de Macron, au juste... maintenant ? » prenant un air sérieux. Et le barbu, du tac au tac : « Nous... Maintenant... On veut le R.I.C ! » Le serveur eut soudain l'air agacé, nerveux. Ce qui lui fit froncer les sourcils lorsqu'il s'arrêta sur mon rictus. Un sourire réflexe au mot « R. I.C ».

Le « RIC » que je connaissais c'était ce mot que criait haut et fort Lucien lorsqu'il poussait la porte du café « chez Dédé » avec son pied : « Dédé sers-moi un « RIC » ! ou je tue le chien » amusait-il la galerie. Un Ricard donc pour calmer Lucien. Dédé s'exécutait rapidement. Et la Belote reprenait.

Les traits tirés du serveur me replongèrent en sursaut dans la carte du restaurant.

« Qu'est-ce que vous prenez ? » me lança-t-il le regard lointain.

« Un café » lui répondis-je machinalement.

Il ne sembla pas apprécier mon égarement. Il ne savait pas que l'estomac me serrait terriblement.

« Mais, Monsieur, c'est l'heure du déjeuner...

— Oui, pardon... Une César et un perrier tranche ».

Le barbu eut l'air choqué du « café » à midi... Lui, avait visiblement très faim.

Je laissais traîner mon oreille en mâchant mon poulet. Le barbu avait plein de choses, entre ses bouchées, à demander à Macron et surtout des comptes sur le mal du pays : « De toute façon, c'est trop tard... Il faut qu'il dégage... Sinon on va tout retourner... ». Le quatuor autour de lui n'avait pris qu'un petit plateau de fruits de mer pour quatre, une carafe d'eau mais ils semblaient rassasiés par son discours.

Au départ, j'étais touché par certaines de leurs revendications. J'avais l'impression de voir mes parents, physiquement, autour de ces ronds-points. Mais pas de les entendre. Dans leur plus grande misère, au fond du trou, jamais je ne les ai entendus se plaindre, mettre en cause leur pays, le salir, l'insulter. Jamais je ne les ai vus voler, casser.

Ils ne s'en prenaient qu'à eux-mêmes, leurs mauvais choix, ces prêts à taux variables, ces prêts « conso », l'entrepreneuriat hasardeux. Mais dans ces mauvais choix qui s'imposaient à tous, il y a deux choses sur lesquelles ils n'avaient jamais spéculé : le respect et le travail. Partout, toujours, dehors et dedans.

C'est vrai que ce n'était pas le bon jour pour écouter les conneries du barbu qui finissait son repas par un café gourmand.

Raphaël est mort et je ne pourrai achever cette discussion que nous avions commencée ensemble un soir de garde, et où il m'avait posé cette singulière question : « mais au fait, tu viens d'où toi ? »



## Pré-Big Bang

En 1976, et plus qu'aujourd'hui, il n'était pas aisé d'être bronzé aux cheveux crépus. Pourtant, il n'eut pas fallu que je naisse autre part qu'en France. J'étais né en France, j'avais cette chance inouïe.

Et maintenant, je suis comme tout le monde. J'ai envie d'écrire. J'ai compris que cette petite vie, comme toutes les autres, est palimpseste. J'en suis sûr maintenant. Et c'est un vertige que d'en prendre conscience.

Je m'appelle Camille Martin. Enfin depuis que j'ai six ans. Avant, je ne sais pas trop. On m'appelait Calou. Une sorte de contraction de Kamel ou Karim ou Kader ou Kamal et de je-ne-sais-quoi de « lou ». Et puis mes parents ont habilement fait glisser cela vers Camille.

En juillet de cette même année, mes parents ont connu l'horreur en perdant leur fille âgée de deux ans d'une cardiopathie congénitale. Elle était suivie à l'hôpital Clocheville de Tours où je passerais plus tard comme externe en médecine. La canicule avait fait décompenser cette cardiopathie, et elle s'en était allée rejoindre les anges. Je communiais avec elle à chaque fois que nous nous rendions sur sa tombe au cimetière de Saint-Sulpice où l'épithèque mentionnait : « à Angélique, douce rose que le temps n'a pas laissé s'épanouir ». Je prenais bien soin d'aller remplir cette grosse cruche d'eau à la peinture blanche écaillée, que j'avais du mal à soulever une fois pleine. J'aidais ma mère à arroser ces petites fleurs multicolores et clairsemées qui faisaient belle figure sur cette terre asséchée. Il faisait toujours beau lorsque nous nous y rendions et j'aimais débusquer les lézards qui sillonnaient le ciment effrité des vieux murs fissurés. Mes prières étaient très sérieuses car sans sa mort je n'aurais pas connu ces parents. Sa photographie trônait à côté d'une toute petite paire de souliers en cuir blanc dans la vitrine d'un buffet en contreplaqué. Elle avait le visage joufflu, de grands yeux marron, des cheveux noirs bouclés et portait une belle robe blanche. Curieusement il y avait de grandes ressemblances sur nos photographies au même âge, ce que ma mère aimait à me rappeler à chaque fois que nous évoquions son souvenir.

Effondrée, elle ne parvenait à se remettre de cette éviscération. Elle était déjà mère d'un grand garçon, et mon père avait de son côté eu quatre enfants dont ma mère s'occupait sans grands moyens.

Ils étaient donc huit puis sept. Et sans-le-sou, ils cherchaient leur bonheur,

dans une famille fournie et agitée. Malgré cette précarité, ils s'étaient portés famille d'accueil auprès de la mairie de Saint-Sulpice, ce village situé près de Blois. La D.D.A.S.S. avait souhaité nous extraire, mon frère et moi, du placement où nous étions, pour une maltraitance supposée. Mes parents devaient donc nous accueillir mais notre filiation paternelle divergente nous avait séparés. Sans explication.

Je suis donc arrivé dans cette famille à l'âge de dix mois avec, selon ma mère, une couche, un ours en peluche marron et une paire de chaussons bleu marine en feutre. Je portais également un blouson bleu ciel, l'unique vêtement de taille adaptée, qu'il fallût que ma mère leur rendît après la livraison.

Très vite, nous allions quitter Saint-Sulpice. Ma mère ne supportait plus de vivre dans cette maison du diable où sa fille était morte, et je crois qu'elle voulait m'éviter à tout prix le mauvais sort. Leur choix s'était porté sur un petit village de Beauce : Artenay, dans le Loiret.

La Beauce. Ils allaient y être propriétaires dans un lotissement H.L.M. Des pavillons flambant neufs. Mes parents, qui n'avaient pas un rond, avaient été séduits par ce slogan d'escroc : « Vous avez les moyens de payer votre loyer, alors vous avez les moyens d'être propriétaires ! » Être propriétaires, voilà ce que voulaient mes parents. Signant le sourire large cet ersatz contractuel, ils venaient d'actionner une douce bombe à retardement.

La pleine Beauce. Ce plat pays qui allait être le mien où enfin j'allais planter mes racines à côté de celles des betteraves sucrières, du tournesol, du blé dur et tendre, de l'orge, du colza, du maïs. Où j'allais pousser à proximité des châtaigniers, des marronniers, des platanes, des saules pleureurs qui ornaient les mails aux quatre points cardinaux. Et vivre au bord de ces étangs remplis de brèmes, tanches, carpes franches ou miroirs, brochets, anguilles et autres sandres.

La Beauce, ce grenier à blé est une région fertile, d'une beauté plate et fulgurante. Des champs à perte de vue bien dessinés, propres, colorés par le fruit de la culture. *Entendez-vous dans nos campagnes* ce silence total ? Respirez-vous cet air frais qui inspire ? Ressentez-vous ce soleil cognant ? Un tout qui tannait les peaux, cornait les mains, usait les rotules, les ménisques. Un tout qui triturait l'humeur. Cette besogne comme un pacte du sang transmis de père en fils, à l'infini. Les maîtres des lieux étaient des taiseux peu enclins au déballage avec l'étranger.

Un silence brisé par ces monstres de ferraille sophistiqués, qui sèment, labourent, moissonnent, arrachent, effeuillent, décollettent, déchaument.